

## LIVRES

ESSAIS

# Malaise dans la culture

**La Défaite de la pensée**, par Alain Finkielkraut. Gallimard, 168 p., 72 F.

**Eloge des intellectuels**, par Bernard-Henri Lévy. Grasset, 154 p., 55 F.

La situation actuelle des intellectuels français présente un curieux paradoxe : lorsque les plus éminents d'entre eux soutenaient les causes les plus improbables, le prestige de la « culture » française restait inentamé, mais, depuis qu'ils s'efforcent de rattraper le sens commun, leur autorité propre semble décliner et se confondre avec celle de Coluche ou d'Yves Mourousi. D'où la question que posent Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy : la haute culture contemporaine peut-elle vraiment — et au nom de quoi ? — transcender les limites de l'expérience quotidienne ou celles du divertissement ?

Le livre de Bernard-Henri Lévy, assez bref pour être encarté dans le magazine « Globe » — et paraître quelques jours avant celui de Finkielkraut, attendu depuis longtemps — part d'un éloge conventionnel du rôle irremplaçable du clerc dans la cité, pour proposer ensuite un idéal (ou un programme) : à l'intellectuel « engagé » de jadis, à la « platitude minimaliste » d'aujourd'hui, doit succéder un « intellectuel du troisième type » qui, fidèle à la Raison, à la Vérité et à la Justice, saura aussi être pessimiste sans aigreur, compétent sans être enfermé dans sa spécialité, exigeant mais ouvert aux médias, etc. Nul ne saurait, sans doute, récuser ce projet : il ne reste plus qu'à espérer que l'auteur lui-même voudra bien s'inspirer d'un si bel idéal.

Alain Finkielkraut, lui, s'interroge sur les raisons qui conduisent aujourd'hui à « baptiser culturelles des activités où la pensée n'a aucune part ». Il remonte à un moment privilégié, la philosophie des Lumières, pour montrer comment s'est produite la ruine des idéaux européens. Pour les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'émancipation de l'individu à l'égard de la tradition passait par la diffusion de la culture et par l'affirmation de son universalité. Or la pensée contemporaine tourne le

dos à ces exigences, en glorifiant les particularismes régionaux et ethniques au nom du « droit à la différence », et en niant l'hétérogénéité radicale qui sépare les formes élémentaires d'expression ou de divertissement des plus hautes créations de l'esprit. A l'origine de la barbarie moderne se trouverait donc la critique des Lumières, telle qu'elle s'exprime d'abord dans la conception allemande de la nation (fondée sur la tradition et la coutume, formes élémentaires et préconscientes de « l'esprit du peuple »), puis, aujourd'hui, dans la « dissolution de la culture dans le tout culturel », qui fait du coiffeur ou du couturier un « créateur » à l'égal de l'écrivain. En affirmant que « l'humanité se décline au pluriel », en réhabilitant les préjugés contre l'idéal de l'autonomie de la pensée et en réduisant la littérature au folklore, les adversaires des Lumières (Herder) ou de la Révolution (Burke et de Maistre) auraient préparé la montée de la barbarie moderne, qui nie à la fois l'unité de l'humanité, les droits des individus et la valeur de la culture.

Si séduisante qu'elle soit, cette généalogie présente néanmoins quelques difficultés. La critique « romantique » des Lumières n'exprime pas seulement une désillusion devant les échecs de la politique révolutionnaire ; elle correspond à un élargissement des ambitions du rationalisme, qui, en cherchant à rendre compte de la diversité des cultures, voulait aussi approfondir la compréhension de soi de l'homme européen. Inversement, la négation contemporaine de la hiérarchie des valeurs culturelles peut difficilement être détachée de ses racines modernes — et des Lumières elles-mêmes : elle présuppose la valorisation de l'expression individuelle et la critique de l'autorité ou du préjugé ; elle prolonge des tendances utilitaristes et sentimentales qui sont déjà au premier plan chez les encyclopédistes. L'éloge que fait Alain Finkielkraut de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle français s'accompagne d'ailleurs d'une référence insistante à des auteurs qui dénoncent dans l'expansion destructrice de la technique le prolongement de l'humanisme moderne (Heidegger), ou qui reprennent à leur compte les critiques de Burke contre la pensée révolutionnaire (Hannah Arendt). Dans ce plaidoyer grave et éloquent, l'apologie des Lumières n'est donc qu'un moment de la critique de la modernité : elle tend à préserver les conditions d'une existence authentique, plus qu'à expliquer les transformations de la culture.

PHILIPPE RAYNAUD ■



Alain Finkielkraut : des Lumières à la fin des idéaux européens.